

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN -- \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 11 JUIN 1887

No 38



DANS LA CUISINE MINISTERIELLE

BEAUSOLEIL.—Dépêche toi, Mercier, avec ta soupe. Les amis ont rudement faim. Remplis ma gamelle au plus vite, je tire la langue depuis assez longtemps.

BEAUGRAND.—Fais donc sortir Trudel. Tu le vois, il écume déjà le pot. Je tiens à être servi avant lui.

MERCIER.—Patiencez, mes bons amis. La soupe sera bientôt faite et vous y goûterez tous. Trudel, sois donc raisonnable mon vieux, remets cette carotte dans le chaudron. Elle sera plus tendre tout à l'heure.

VARIETES

Une petite perle trouvée dans un roman judiciaire :

"Le misérable acheva sa victime, dans le chemin creux, et il regagna le village sans plus s'inquiéter du cadavre que s'il n'existait pas."

**

Un moribond à sa garde-malade :

—Je vous en prie, ne laissez jamais approcher ce jeune homme. S'il vient, je suis perdu!

—Pourquoi ça!

—Il est mon neveu, mon héritier, et ce qui me porte à croire que je ne lui échapperai pas, c'est qu'il est aussi mon médecin.

**

Au café-concert :

—J'aime bien ce chanteur-là.
— On n'entend rien de ce qu'il chante.
— C'est pour ça.
— ?

—Quand on entend, on veut comprendre; et c'est ça qui est fatigant!

**

Scène de la vie de bohème.

Pendant les derniers froids. Rodolphe et Mimi sont assis devant une cheminée sans feu. Rodolphe parcourt un journal, tandis que Mimi recoud ses bottines.

Rodolphe, lisant. — "On annonce qu'une baleine vient d'échouer à Concarneau."

Mimi, timidement. — Ce serait peut-être le moment d'en faire remettre à mon corset.

**

Bébé a été bien sage; pour le récompenser, on l'emmena promener au Muséum d'histoire naturelle.

Mais la vue des bocaux, des squelettes d'hommes et des animaux empaillés parait le rejouir plus que médiocrement.

—Assez!, s'écria-t-il; maintenant nous allons voir les animaux dépouillés....

**

La dernière de Calino.

Il passait aux Tuilleries. Un bébé qui jouait tombe par terre. Et Calino le relevant :

—Comme la-Providence a été sage tout de même! Pour que leurs chutes soient moins dangereuses, elle a fait plus petits les enfants, qui tombent plus souvent que les hommes!

**

Dans la Grande-Rue d'un petit village des environs de Paris, il y a deux coiffeurs depuis que le printemps y a ramené les Parisiens. L'un des coiffeurs, pour attirer les clients, s'est fait tailler les cheveux à la mode; l'autre, encore plus malin, a les siens d'une coupe incorrecte et négligée.

Le hasard fit venir chez celui-ci un des nouveaux arrivés en villégiature, qui lui demanda :

—Comment, étant coiffeur, avez-vous les cheveux si mal coupés?

—C'est que je ne peux pas les tailler moi-même. Je suis obligé de m'adresser à mon collègue, et il est si maladroit!

—Et vous lui taillez les siens en échange?

—Naturellement. Aussi quelle coupe il vous ont les siens!

**

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 11 JUIN 1887



AU CELESTE SEJOUR

L'autre jour St Pierre était occupé à repeindre la porte du paradis, comme il le fait tous les printemps, lorsqu'il fut dérangé par un Canadien qui voulait pénétrer dans le séjour des bienheureux avec un billet faux.

Ce Canadien était un Castor et un actionnaire de l'*Etenlard*.

—Tu n'as pas d'affaires ici, va-t-en de suite, disait St Pierre. Ce ticket ne passe pas avec moi.

—Comment, dit le Canadien, s'il y a un homme en règle avec le ciel c'est bien moi. J'ai reçu l'absolution du G. V. Trudel. Allons ! c'est mon droit, il faut que je passe.

—Ah ça, mon Canadien, me prends-tu pour un habitant. Je n'entends pas de badinage sur la consigne. Si tu ne t'en vas pas immédiatement, c'est moi qui va te faire chainer, mon petit.

—Qu'est-ce que j'ai donc fait de mal pour mériter votre colère ?

—Mais, espèce d'imbécile, tu sais bien qu'en ta qualité de Castor tu es en révolte ouverte contre les évêques. Ton grand vicar est un brouillon qui cherche à mettre la discorde partout où il va. Va le rejoindre, ton chien est mort pour entrer ici. Plus de discussion. Hors d'ici à l'instant ou je te ferai sauter.

Le Castor ne se le fit pas dire deux fois. Il prit les jambes à son col et disparut dans un nuage.

Le bruit de cette altercation avait fait accourir St Joseph et St Jean-Baptiste qui causaient tranquillement sur un banc à une petite distance de la porte.

Lorsque les deux saints furent près du concierge du paradis, ils lui demandèrent la cause du bruit qu'ils avaient entendu.

St Pierre.—Chaque fois qu'il arrive ici un Canadien abonné de l'*Etenlard*, je suis obligé de me fâcher contre lui, parce qu'il est trop creux pour comprendre la raison pour laquelle les Castors ne sont pas admis au ciel. Celui que je viens de chasser essayait de me passer un ticket signé par le G. V. Trudel. Je l'ai reviré un peu croche et c'est ce qui a causé le tapage que vous avez entendu.

St Joseph.—Je connais quelque chose des Canadiens. Je n'ai jamais vu une nation comme ça pour mettre les saints dans l'embarras. Vous vous rappelez qu'il y a quelques années un marchand de fourrures de Montréal m'avait associé malgré moi dans son commerce. Un jour qu'est-ce que j'apprends ? Mon associé était en banqueroute et moi, j'ai été obligé de composer avec lui

à tant dans la piastre. Je vous demande un peu si c'est joli pour un saint de ne pas payer ses créanciers. J'ai été tellement froissé que j'ai été obligé d'écrire une correspondance aux journaux pour annoncer aux Canadiens que je n'entendais pas me lancer dans les risques du commerce. Vous pensez que la leçon leur a profité, pas du tout. L'année dernière encore ce sont des libraires qui prennent mon nom pour faire marcher leur négoce. Un bon matin les journaux m'apprennent que je suis de nouveau compromis, pas dans une banqueroute, mais dans des difficultés avec la douane de Montréal. Tenez, lorsque j'y pense, la honte me rend la figure toute cramoisie. Je serai obligé d'écrire encore aux journaux pour prévenir le public contre tous ceux qui se servent de mon nom sans permission. Ma patience est à bout ; il faut que ce jeu-là finisse une fois pour toutes

St Pierre.—Mais, mon cher ami, les Canadiens t'estiment beaucoup. Tu as à Montréal une Société des plus importantes. Lorsqu'on parle de l'Union St-Joseph, on parle d'une association respectable qui te fait beaucoup d'honneur.

St Joseph.—J'ai raison d'être fier de mon Union à Montréal, comme toi Jean-Baptiste tu es orgueilleux de ta Société.

St Jean-Baptiste.—C'est là que tu te trompes, mon homme. Je ne suis pas fier du tout cette année de l'association St Jean-Baptiste de Montréal. Si vous saviez toutes les cochés mal taillées qu'elle m'a faites, c'est réellement écœurant.

St Pierre.—Voyons, conte nous donc ça, Jean-Baptiste. J'espère que tes amis ne blâment pas trop le service.

T'ont ils réellement fait quelque affront ?

St Jean-Baptiste.—Imaginez vous, mes amis, qu'il y a plus d'un an, les castors ont voulu me lancer dans la politique.

Qu'ont ils fait ? Quelque temps après la mort du juge Loranger, (un président dont j'étais fier, croyez moi), les amis du G. V. Trudel se sont réunis au Cabinet de Lecture Paroissial à Montréal et ils ont élu comme officiers de ma Société tout ce qu'il y avait de castor à long poil. La conséquence naturelle a été que ma fête a raté l'année dernière à Montréal. Les castors ont été promener ma bannière à Burlington et ensuite ils ont adopté des résolutions à l'effet de m'obliger à remplir un rôle actif dans la politique de la province de Québec. Ils me forçaient, ni plus ni moins, à faire grimper Mercier et ses amis au pouvoir. Vous savez que ce n'est pas de ce bois là que je me chauffe et vous comprenez la honte que j'ai éprouvée en voyant mon nom mêlé à la politique des Rouges et des Castors. Cette année les damnés Castors veulent encore me fourrer dans le pétrin. Ladébauche m'a écrit une lettre disant que M. Joseph X. Perrault se mêlait de mes affaires. Il paraît que ce monsieur s'est entendu avec Beaugrand, le G. V. Trudel, les Rouges et les Castors pour célébrer ma fête à leur manière. Après la procession il y aura un pique-nique dans l'île Ste Hélène où nul n'aura le droit de parler à moins qu'il ne produise des certificats signés par ces deux messieurs. Ça sera du propre, vous allez voir ça. On m'apprend de plus que le petit personnage allégorique portera un chapeau de castor et au lieu d'une peau de mouton une peau de castor avec sa queue.

Jugez un peu si je serai bien représenté comme ça.

St Joseph.—A ta place Jean-Baptiste, je n'endurerais jamais ça.

Je ne comprends pas comment tu as pu permettre que les castors prissent toutes les bonnes places dans ta Société. Quant à moi, je me méfierai de cette engeance.

J'écris aujourd'hui une lettre à Gosselin, un de mes amis dévoués, afin qu'il empêche les agents du G. V. Trudel de s'introduire dans mon Union, je les ferai blackbouler sans pitié

St Jean-Baptiste.—Je serais content si je pouvais jouer quelque bon tour aux Rouges et aux Castors le jour de ma fête.

St Pierre.—Je suis ton homme pour ça. J'ai une idée à te soumettre.

J'envoie toujours de la pluie le jour de ma fête, le 29 juin. Cette année je ferai une exception en ta faveur, Jean-Baptiste. Je te passerai toute ma pluie. Le 24 juin, pendant que les castors feront leur pique-nique, je te leur enverrai des averses assez abondantes pour tous les chasser de l'île. Prends ma parole, Jean-Baptiste, je mouillerais d'importance tous ceux qui t'embêtent aujourd'hui et l'année prochaine tu auras une fête convenable comme par le passé.

Compte sur moi, je "pleuvrai" le 24. Ainsi voilà la chose arrangée. En attendant vous allez me donner un petit coup de main pour remplir mon tonneau avec de la bonne eau claire.

Les trois saints avant de se séparer, se donnèrent la main en se promettant d'avoir bien du plaisir le 24 juin.

Un trait d'histoire ancienne.

C'était par une tiède soirée d'été de l'an de grâce 787, le Khalife Haroun Al Raschid était mollement couché sur un divan et fumait son narguilé, en contemplant les spirales bleuâtres de la fumée qui s'élevaient dans l'air. Il était plongé dans une rêverie langoureuse d'où il fut tiré par l'apparition de son grand vizir, le bon Mesrou.

—Que me veux-tu, Mesrou, pourquoi m'arracher à ma douce mélancolie ?

—Premier rayon du soleil et le plus sublime des fils d'Allah, excusez-moi si je vous dérange, mais votre fils Mohammed a une faveur à vous demander.

—Parle, mon bon Mesrou, cette faveur, si elle est en ma puissance et si elle n'est pas défendue par le Koran, je la lui accorderai.

—Seigneur, votre fils Mohammed désire entendre la musique qui doit se jouer ce soir dans le jardin sous la direction d'un grand maître tartare—Montchou le nomme La Fing. Il désirerait aussi aller à ce concert en compagnie de sa cousine Fatme et son frère Abdallah.

—Quel morceau fait-il jouer, ce nommé La Fing ?

—Le morceau s'appelle *La Forge dans la Forêt*.

—C'est impossible ! mon bon Mesrou, mon Grand Abou Hassan a entendu ce morceau plus de cent fois. Il est trop vieux pour être joué aujourd'hui. Dis à mon bonhomme Abdallah d'empaler sur l'heure le musicien assez téméraire pour oser donner cette vieilleries dans les jardins de ma capitale. Après avoir fait une demi-douzaine de salamaecs le vizir se retira pour exécuter les ordres de son roi.

FABLE

Un jour au commencement de l'été une huître Malpèque grasse et plantureuse, s'éveilla, bailla et leva ses regards vers le ciel à travers l'eau limpide de la mer en se disant qu'elle commençait à se sentir oppressée.

Je ne comprends pas, dit-elle, comment on peut se réjouir à l'approche de la canicule. Cette chaleur me fatigue.

Alors elle entrouvrit lentement son écaille et but quelques gouttes d'eau, mais elle trouva ce breuvage si insipide, qu'elle se referma vivement et se mit à murmurer contre le destin. Elle se plaignait du fait qu'elle allait perdre sa graisse et qu'elle passerait plusieurs semaines dans le malheur.

Un anguille d'assez bonne grandeur qui avait passé l'hiver enseveli dans la vase, passa par là en pétillant et s'arrêta pour écouter le monologue de son amie.

Lorsque l'huître eut fini, l'anguille se tourna vers elle et lui dit :

—Bonjour, mademoiselle, fait-il assez chaud aujourd'hui ?

L'huître allait lui répondre lorsque la vase éprouva une convulsion subite et toutes deux se sentirent tirées vers en haut.

Le lendemain les deux amies se rencontrèrent dans la cuisine de Black Joe et, au moment où l'huître tombait dans la poêle à frire, elle se rappela que dans son exaltation de la veille elle avait oublié quelque chose et, voyant l'anguille étendue sur un bave et dévêtu de son pardessus, elle se tourna vers elle et lui dit :

—Oui, je penserais !

ROMAN

La question la plus oiseuse et la plus insignifiante du monde devrait toujours recevoir une réponse avec une politesse étudiée.

COUPS D'ARCHET

Le comble de l'astuce pour un auteur dramatique :

Pousser sa femme à bout pour qu'elle lui fasse des scènes.

**

Le mari (lisant).—Tiens, voici une intéressante correspondance du Japon sur le Mikado.

La femme.—Mon Dieu ! Est-ce possible que cet opéra-bouffe est déjà rendu au Japon ! C'est vraiment incroyable !

**

Le mari.—Que lis-tu, ma chère, dans ce journal ? Tu parais t'y intéresser beaucoup.

La femme.—C'est une composition intitulée "Pensées du samedi soir." C'est dans le journal de cet après-midi.

Le mari.—Sapristi, cela me fait penser que je dois commander ce soir une douzaine de bière pour demain.

**

Chez un laitier de la Longue-Pointe.

—Baptiste, dit le commerçant de lait, à son nouvel employé, vois-tu ce que je fais à présent ?

—Oui, monsieur, vous versez de l'eau dans le lait.

—Non, Baptiste, ce n'est pas ça. Je verse du lait dans l'eau. Ainsi si quelqu'un te demande si je mets de l'eau dans mon lait, tu répondras non. Il faut toujours dire la vérité, Baptiste. C'est mauvais de tricher, mais mentir c'est encore pis.

**

Une scène de la vie intime chez un avocat de Montréal.

—Mon cher, je voudrais que tu berces l'enfant.

—Pourquoi, mon amie, bercerais-je l'enfant ?

—Parce qu'il n'est pas bien, et de plus la moitié du bébé t'appartient. Par conséquent tu ne dois pas refuser de le bercer.

—Eh bien, est-ce que tu n'en as pas une moitié, toi ?

—Oui.

—Alors tu peux bercer ta moitié et laisser brailler ma moitié.

**

Dans le salon d'un médecin en renom du quartier St-Jacques, la conversation roule sur le choléra qui sévit au Mexique.

Un médecin dit à un de ses confrères que si le fléau arrive à Montréal il conseillera à ses confrères l'emploi quotidien des *Carminatifs*.

Une jeune demoiselle ignorant la signification du mot carminatif dit à une de ses amies, consultons le dictionnaire dans la bibliothèque à papa. Le livre est ouvert et elles lisent : Carminatif : on appelle ainsi les médicaments qui ont la propriété d'expulser les vents contenus dans les conduits intestinal.

Fichtre, dit une des jeunes filles, je crois que ce traitement est appelé à faire du bruit.

**

Une dépêche d'Ottawa dit qu'un marchand de Montréal doit comparaître la semaine prochaine devant la barre de la Chambre des Communes pour expliquer la raison pour laquelle il vend ses cigarettes importées Old Judge, Vanity Fair, Sweet Caporal pour 10 cents, pendant que tous les autres commerçants les vendent 15 cents. L'accusé est le vrai Brazeau du No. 47, rue, St-Laurent, qui vend tous ses cigares, pipes, etc., à un rabais proportionné. C'est dur à digérer, mais c'est vrai.

Le mauvais effet du tabac

La conversation avait pour sujet le tabac et les fumeurs.

—Il y a un de mes amis qui fume vingt cinq cigares par jour.

—Je connais un individu qui fume dix fois plus que ça.

—Impossible ! Qui est-il ?

—L'honorable M. Mercier, premier ministre de la province de Québec.

—Ça n'a pas de bon sens.

—Au contraire il y a beaucoup de bon sens. Vous savez que fumer fait perdre la mémoire.

—Oui.

—Eh bien, relisez aujourd'hui le programme de M. Mercier. Il est évident qu'il ne se rappelle plus un mot de son discours dans les salles de la *Patrie* en 1884. Il a dû beaucoup fumer depuis ce temps-là.

—En effet qui est dit alors qu'il deviendrait le parrain du bill des Jésuites ?

—L'eusses-tu cru !

L'Huître d'Argent guérit les Maladies. Pas de guérison, on remet l'argent.



UN PIEUX MENSONGE

C'est une histoire toute simple, que je veux conter ici, et qui n'a, je crois, encore été dite par personne.

Elle repose tout entière sur le sentiment le plus généreux, le plus digne d'éloge, la piété filiale.

Il y a d'autres histoires d'enfants entourant d'attentions délicates les auteurs de leurs jours. Depuis la fille qui allaita son père prisonnier et affamé, jusqu'à Mlle de Sombreuil qui, pour sauver le sien de l'échafaud, consentit à boire un verre de sang humain, la série des dévouements filiaux est, heureusement pour l'humanité, longue et brillante.

Mon récit ne remonte pas à plus de deux ans, et le voici dans toute sa simplicité touchante :

Pierre Larue, six mois après son incorporation au 143^e de ligne, partit pour le Tonquin. Vingt et un ans, de l'enthousiasme, un sang bouillant dans les veines, il avait accueilli avec joie l'annonce de son départ pour le pays des Pavillons noirs, où l'on se battait ferme alors.

Cependant, il laissait derrière lui une vieille mère, visage adoré et souriant, qu'encadrait une admirable chevelure d'argent, mains blanches prêtes à bénir, corps débile, mais cœur vaillant, et qu'il alla voir avant de quitter la France.

— Pierre, lui dit-elle en l'embrassant, je n'ai plus que toi et je me sens près de ma fin. Tu m'écriras souvent, de là-bas ?

— Oui, mère chérie.

— Au moins une fois chaque mois, n'est-ce pas, en quelque situation que tu sois ?

— Je te le promets sur les cendres de mon père !

L'enfant partit, et bientôt la France apprenait que les opérations, menées vigoureusement, donnaient aux soldats de nouvelles et périlleuses occasions de se couvrir de gloire.

La vieille mère tremblait en lisant, chaque matin, les dernières nouvelles dans les journaux, et attendait en murmurant tout bas, avec des signes de croix :

— Mon Dieu ! me donnerez-vous encore assez de jours de vie pour que je le revoie ?

Et un jour elle reçut une lettre, qui disait en substance :

« Mère chérie, on se bat demain, et tous nous sommes prêts à faire notre devoir. Je veux me distinguer et me montrer digne de toi. Mais ne crains rien : j'ai juste la taille pour être soldat. Les Pavillons noirs tirent toujours trop haut et les balles passeront au-dessus de ma tête. »

La vieille mère baisa, en pleurant, cette lettre, et pria pour son fils.

Moins d'un mois après, une seconde lettre lui arrivait, plus laconique :

« Bonne maman, nous nous sommes bien battus. J'ai reçu une égratignure au front, oh ! un rien ! et j'ai pris un drapeau aux Chinois. Ne t'inquiète pas, au moins. Je suis à l'ambulance, soigné comme une petite fille, avec un bobo d'écolier tapageur. Tout est pour le mieux. »

La mère en cheveux blancs se signa, souriant orgueilleusement, et alla à l'église faire brûler un cierge à la Vierge.

Un nouveau mois s'écoula, au bout duquel le facteur apporta une troisième lettre :

« Mère, le commandant de la colonne m'a fait mettre à l'ordre du jour pour avoir enlevé à un Pavillon noir son pavillon... rouge, magnifique, en soie brochée. Toute l'armée du Tonquin sait le nom de ton fils. Ma coupe va bien. Sois sans inquiétude pour moi, et soigne ta santé. »

— Brave Pierre ! murmura la mère, en essuyant ses yeux. Pourvu que, aussitôt remis, il ne s'expose pas trop !

Un mois encore, et une quatrième lettre disait :

« Chère bonne maman, je suis corporal. J'ai gagné le premier grade, le bout du bâton du maréchal ! Si tu voyais les deux belles sarlines rouges sur les manches de ma capote, tu mettrais tes lunettes pour les admirer. L'effet en est superbe. Ma blessure, finie, guérie, oubliée ! »



ST-JEAN-BAPTISTE A MONTRÉAL EN 1887

LE CANADIEN DES ETATS-UNIS.—Batiscan ! Comment avez-vous habillé votre petit personnage allégorique cette année. Je ne le reconnais plus.

M. JOS. X. PERRAULT.—C'est moi qui me mêle de la fête cette année. Je veux que l'enfant paraisse plus allégorique que les années passées. Pour plaire aux amis du G. V. Trudel, je l'ai coiffé avec un castor et je l'ai vêtu avec une peau de castor. Pour avoir les sympathies de Mercier, je lui ai serré la taille avec de la corde. La corde est à la mode par chez nous.

— Que veut dire l'inscription sur la croix ?

— Ça veut dire : Meeting fait de castors.

— Ah binche ! ça ne sera pas bien drôle.

— Caporal ! il est caporal ! Et sa blessure guérie ! Remercions Dieu qui le protège, dit la brave femme.

Et les joues de la dame en cheveux blancs s'empourprèrent à la lecture de la cinquième lettre, ainsi conçue :

« Mère adorée, saluez, je vous prie, ou plutôt, embrassez bien vite et bien fort, par la pensée, hélas ! votre fils, car il mérite votre amour et le respect de tous. Il a reçu ce matin, du général en chef, la médaille militaire ! Mère, tu trouveras dans cette lettre un bout de ruban jaune liséré de vert. C'est ta part de ma décoration. Ne dois-je pas tout partager avec toi ? »

Or, écoutez bien la fin de mon histoire.

La maman était vieille, bien vieille, je l'ai dit déjà, et les soucis de la vie l'avaient fatiguée. Elle s'éteignit le lendemain de la réception de la dernière lettre de son fils chéri, calme, résignée, chrétienne, docile et pleine de foi.

Et à tous ceux qui pleuraient à son chevet, car elle avait, dans sa longue carrière, toujours été bonne et beaucoup la chérissaient, qui vinrent l'assister à ses derniers moments, à ceux-là, elle disait, d'une voix douce comme celle des anges qu'elle allait voir :

— Ce qui me fait le plus de peine, c'est de me séparer pour toujours, et sans l'embrasser encore, de mon Pierre bien-aimé.

Elle mourut avec ce regret : un sourire triste aux lèvres, avec un soupir dernier et un tressaillement de tout son être, et la bonne vieille dame fut au ciel.

Et là dut commencer pour elle la joie ineffable, avec une surprise que nulle n'aurait pu prévoir. Elle y retrouva l'enfant tant aimé, tout ce qu'elle avait regretté en quittant la terre.

Car les événements relatés dans les quatre dernières lettres avaient eu lieu en un seul jour. Pierre avait combattu, s'était conduit en héros, avait été blessé, nommé caporal et décoré de la médaille militaire, dans la même journée.

Mais le soir, il avait succombé à sa blessure.

Et, au premier moment d'agonie, sachant que l'annonce de sa mort tuerait celle qui l'attendait, il avait écrit quatre lettres courtes et brèves, car sa main se fatiguait et il se sentait faiblir ; il les avait confiées à son officier de peloton, qui l'aimait beaucoup, en le priant de les faire parvenir, de mois en mois, à sa vieille mère, au visage adoré et souriant, qu'encadrait une admirable chevelure d'argent ; sublime stratagème auquel la bonne dame dut de vivre cinq mois encore heureuse et fière de son fils, qui l'attendait au ciel assurément.

Car, entre nous, je ne croirai jamais que le Seigneur ait, au brave enfant, au fils dévoué, compté comme un péché son admirable mensonge.

Quatre gallons de peinture caoutchouc couvre autant de superficie que dix gallons d'autres peintures manufacturées dans le pays. Voir l'annonce.

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on rend l'argent.

L'HUILE D'ARGENT.

Lisez ce que dit un membre du clergé. Le révérend M. Lavallée, curé de la paroisse de St Vincent de Paul de Montréal, déclare qu'il a été parfaitement guéri d'un rhumatisme violent par une seule bouteille d'huile d'Argent.

M. Lavallée autorise les propriétaires de l'Huile d'Argent à se servir de son nom pour attester le fait.

L'Huile d'Argent est en vente chez A. A. Wilson et Cie, coin de la Place Jacques-Cartier et de la rue St Paul.

En police correctionnelle : — Prévenu, vous reconnaissez avoir volé le porte-monnaie du plaignant ?

— Oui, mon président, mais c'est par faiblesse ; il y avait deux jours que je n'avais rien pris !

EN AVANT LE CRAPAUD !

La salle du Crapaud de Black Joe vient d'être complètement restaurée. Les amateurs de ce jeu populaire y trouveront toujours le confort désirable. Vive le Crapaud de Joe, à l'hôtel Riendeau, 64, rue Saint Gabriel.

Un joli couplet, au-dessous d'une vieille gravure du siècle dernier :

Un jour, dans un miroir fidèle,
Alix vit ses traits allongés.
— Ah ! quelle horreur ! s'écria-t-elle ;
Comme les miroirs sont changés !

DECLARATIONS

Mademoiselle Elisabeth Manceau, demeurant au No 36 rue St Justin, a déclaré sa guérison complète de la consommation, à la deuxième période, en trois mois de temps.

Monsieur Adolphe Huot, père, maçon, demeurant au No 600 rue Georges-Hypolite, déclare aussi sa guérison de l'Asthme et de la Bronchite, dont il souffrait depuis 15 ans, en deux mois de temps.

Tous deux se sont guéris avec le remède de la coqueluche de Leduc : "Composé de remèdes sauvages" que le célèbre inventeur garantit infailible.

En vente au No 634 rue St Laurent.

Un déçavé à son protecteur :

— Quel emploi pourriez-vous me trouver ?

— Il vous faudrait une petite position stationnaire.

— Stationnaire ? Ah ! oui, une place de chef de gare.

Le célèbre inventeur du remède de la coqueluche dit : "qu'il n'existe pas une seule maladie, même réputée incurable, dont il ne puisse composer un remède sauvage pour en obtenir la guérison."

Chaque maladie a son remède pour la guérir, mais, il faut le connaître. S'adresser au No 634 rue St Laurent.

Entre Marseillais :

— Vous avez là un superbe chien ?

— Certes.

— Est-ce qu'il sait rapporter ?

— Je vous crois, mon bon ; il me rapporte jusqu'aux cancanes des voisins !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit le parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y ont tour à tour développés avec l'attrait naissant des poignantes émotions que font entre les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

FIRE-WATER PROOF



PAINT

NE LISEZ PAS CEÇI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25
Toute autre nuance pale - - - 2.00
Vert à persiennes - - - - 4.00
par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons, nous remettrons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

La Grande Vente

— CHEZ —

MATHIEU & GAGNON

SE CONTINUE

La Marchandise se donne a grande réduction.

Les Indiennes, les Cotons à moitié prix.

Les Tweeds, les Serges, les Cache-mires noirs et couleur, à moitié prix.

Les Crêpes de \$2.50 pour \$1.75.

1505, RUE NOTRE-DAME

CHAPELLERIE D'ÉTÉ.

Le plus grand assortiment de CHAPEAUX DE PAILLE qui se trouve à Montréal en fait de

MANILLE

— AINSI QUE —

Chapeaux de Futre de couleurs, Pull Over, Chapeaux de Soie,

— SE TROUVE CHEZ —

C. ROBERT & CIE

Coin des rues St-Laurent et Vieux

A l'enseigne du gros chapeau rouge.

Réparations de chapeaux. Chapeaux remis à neuf. Chapeaux dans les dernières styles de New York, Boston, Paris et Londres.

La maison C. Robert & Cie se recommande au public par la modicité de ses prix et la variété de son stock.

Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

FEUILLETON DU "VIOLON."

MONSIEUR TRINGLE

—A quoi bon nous habiller huit jours avant le bal ? dit Mlle Brou.

—Huit jours avant le bal ? s'écria M. Tringle, grand Dieu !

—Nous ne sommes pas invitées à la soirée où vous vous rendez, monsieur, dit Mme Brou, qui alluma une bougie et se leva pour indiquer au mauvais plaisant que sa visite s'était déjà trop longtemps prolongée.

—Le bal n'a-t-il pas lieu aujourd'hui ? reprit le célibataire d'une voix altérée.

—J'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur, que notre salon ouvrira le 18 de ce mois.

M. Tringle bondit sur sa chaise. —Le 18 ! s'écria-t-il. La lettre d'invitation portait le 8 février. Ah ! pauvre Tringle !

—Comment, demanda Mme Brou, vous seriez M. Tringle ?

Mais c'était au tour du célibataire de ne plus répondre. La perruque plongée dans les mains, il pensait à la sottise entrée qu'il avait faite dans la maison.

—Fâcheux contretemps, monsieur Tringle ! disait Mme Brou. Je me demandais aussi quelle étrange idée poussait un inconnu à nous rendre visite dans un costume...

M. Tringle n'écoutait plus ; son front ruisselait de sueur. De quel ridicule ne se couvrirait-il pas vis-à-vis de Mlle Brou dont la physionomie, si calme d'habitude, prenait des teintes de raillerie !

S'habiller en diable huit jours avant un bal, cela ne s'était jamais vu. Un déguisement si bizarre pouvait-il se porter deux fois ?

Et cette queue, sur les agaceries de laquelle M. Tringle comptait, il faisait maintenant mille efforts pour la dissimuler derrière le fauteuil ; mais il n'y parvenait qu'avec peine, tant le ressort était souple. Au moindre mouvement, la houpette qui la terminait apparaissait sur les bras du fauteuil, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

V

AMÉNITÉS DES DAMES BROU.

Le sentiment qu'un être possède de sa situation ridicule est de ceux qui paralysent les plus heureuses facultés. M. Tringle en était arrivé à s'asseoir comme un solliciteur, tout à fait sur le bord du fauteuil.

—Le perruquier aurait au moins dû vous prévenir, monsieur Tringle, qu'il n'y avait pas de soirée aujourd'hui chez moi, et que je n'avais pas pour habitude de recevoir un vendredi.

M. Tringle, quoique accablé, sentit que Mme Brou lui reprochait son indiscrete visite ; mais la honte le clouait sur le fauteuil et l'empêchait de prendre congé des dames.

—En effet, dit M. Tringle, M. Chabre m'avait annoncé que personne ne s'était fourni de costume dans son magasin.

—Loue-t-on des costumes chez ce perruquier ? ajouta Mlle Brou d'un ton dédaigneux.

—Chabre vous a joué un mauvais tour, monsieur Tringle, reprit Mme Brou.

—Il voulait enfin placer un costume accroché depuis tant d'années à sa fenêtre, répliqua Mlle Brou.

Ainsi Mlle Brou méprisait le costume de diable !

—Il y a bien trente ans que je vois ce diable pendu au premier étage de Chabre, dit Mme Brou.

—L'a-t-on décroché pour vous ? demanda malicieusement Mlle Brou.

—C'est une indignité que d'affubler un honnête homme d'un pareil nid à poussière ! dit la mère.

—J'ai vu un jour des hirondelles s'envoler du fond du pantalon, continua méchamment Mlle Brou ; certainement elles y faisaient leur nid.

—S'il n'y avait que des hirondelles, ajouta Mme Brou ; mais des moisissures et d'horribles toiles d'araignée !

M. Tringle tressauta ; il sentait des fourmillements par tout le corps et les blessures faites à son amour-propre étaient tellement considérables qu'il eût pris en haine les deux dames, si les six milles livres de rente de Mlle Brou n'eussent pallié ces sarcasmes.

—Pourquoi ne nous avoir pas consultées, monsieur Tringle, sur le choix de votre travestissement ?

—Je croyais, madame, que ce costume obtiendrait quelque succès.

—Oh ! fit dédaigneusement Mlle Brou.

—Vous avez encore huit jours devant vous, reprit Mme Brou... Nous organisons un bal Louis XIII... Tenez, voici du jaconas dans lequel ma fille et moi taillons des costumes de marquise... Ce sera très distingué... L'époque Louis XIII est féconde en costumes... A votre place, monsieur Tringle, je chercherais dans les costumes Louis XIII.

—Un diable Louis XIII ! s'écria M. Tringle.

—Non, non, plus de diable... Vous seriez beaucoup mieux en seigneur.

VI

QUEL EFFET LE DÉGUISEMENT DE M. TRINGLE PRODUISIT SUR M. BROU.

En ce moment on sonna à la porte et M. Brou entra.

—Qu'est-ce que cela ? dit-il en faisant le tour de M. Tringle.

—Monsieur Brou, dit sa femme, c'est ce pauvre M. Tringle qui s'est imaginé que notre bal costumé se donnait aujourd'hui.

—Tringle en diable ! s'écria M. Brou... Mais personne ne vous reconnaîtrait en pareil équipage, mon cher... Allons, levez-vous, qu'on vous voie.

—Dispensez-m'en, je vous en prie, disait M. Tringle, vissé sur son fauteuil.

—Comment, vous ne voulez pas qu'on vous admire sur toutes les faces ?

De la main M. Tringle faisait signe qu'on le dispensât de cette exhibition.

—Vous semblez gêné là-dedans, monsieur Tringle, disait Mme Brou continuant son examen.

La pendule sonna minuit. —Madame Brou, il est temps de te coucher, dit le mari.

C'était une façon de prévenir M. Tringle de l'heure du départ ; alors le célibataire regretta d'avoir laissé chez le perruquier son manteau qui lui eût servi à dissimuler la queue malencontreuse. Ayant fait mille excuses aux dames, M. Tringle sortit de l'appartement à reculons, cherchant à cacher sa queue qui toujours sautillait et ne s'associait pas à sa mélancolie...

Dans le corridor, M. Brou prit une mine grave.

—Monsieur Tringle, dit-il, je ne suis pas dupe de vos contes. On ne vient pas en soirée le 8 février quand on est invité pour le 18... J'ai fait assez de chiffres en ma qualité de comptable à la recette pour en connaître la valeur... Je ne me suis jamais trompé dans mes écritures... Ma fille, monsieur, est à marier, vous ne l'ignorez pas, et il est peu convenable de se présenter sous un tel costume auprès d'une jeune fille même protégée par l'aile de sa mère... Aussitôt entré vous deviez réparer cette erreur en vous retirant.

M. Tringle tenta d'ouvrir la bouche pour se défendre ; mais M. Brou n'avait pas terminé son discours. D'un geste il imposa silence au célibataire et continua :

—Vous avez osé rester près de trois heures assis à mon foyer, sans craindre le ridicule d'un costume qui prouve médiocrement en faveur de la noblesse de vos sentiments ! Je ne vous dis pas au revoir, monsieur, espérant que vous comprendrez combien serait déplacée votre présence à ma prochaine soirée.

Après avoir ainsi parlé, M. Brou ouvrit la porte et la referma avec fracas sur M. Tringle atterré.

VII

CE QUI SE PASSA SUR LE PALIER DE M. BROU.

Les philosophes de toutes les nations sont d'accord pour témoigner qu'un malheur n'arrive jamais seul. Quel ne fut pas l'émoi de M. Tringle quand, voulant descendre l'escalier, il se sentit arrêté par le dos.

Sa queue de diable était prise dans la porte !

Dans la porte d'une maison d'où M. Tringle venait d'être congédié !

Tout d'abord, l'idée de sonner vint au célibataire ; mais il fallait se représenter une fois de plus en face d'un homme irrité, qui ne semblait pas goûter les plaisanteries.

Une demi-heure d'antéantissement avait succédé à la fermeture de la porte. Les dames étaient certainement couchées, et sans doute aussi le sévère Brou.

De quels brocards serait incessamment poursuivi M. Tringle dans la ville si les plaisants avaient connaissance de cette désagréable aventure !

—Le mieux, pensa le célibataire, serait de me débarrasser de cette maudite queue en la coupant.

Mais M. Tringle n'avait ni couteau ni canif dans son collant.

Un prisonnier qui a combiné une fuite dans de longues heures de détention, et se trouve tout à coup en face d'obstacles impossibles à franchir, n'est pas plus atterré que M. Tringle ; car le célibataire, d'une imagination peu féconde en ressources, avait mené jusque-là une vie calme, où les émotions et les accidents tenaient une place médiocre.

Si encore un locataire du second étage était rentré, M. Tringle l'eût supplié de lui prêter assistance ! Mais le logement au-dessus de la famille Brou était occupé par une vieille dame qui se couchait régulièrement à la tombée de la nuit.

Vers une heure du matin, M. Tringle sentit le froid le gagner, quoiqu'il s'agitât en tous sens, avec assez de précaution toutefois pour ne pas réveiller la famille Brou.

Combien Chabre, le perruquier, avait été calomnié ! Si le costume eût été aussi délabré que l'affirmaient les dames Brou, certainement, à la suite de ces efforts, la queue ne fût pas restée attachée si solidement au fond de la culotte. —(A continuer.)

LOTÉRIE NATIONALE

2,689 LOTS

VALANT

\$50,000.00

SERONT TIRÉS

le 15 Juin prochain

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourme.s. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

LE RESTAURANT

— ET LES —

LUNCH ROOMS D'ISAAC DUROCHER

ont été transportés au

No. 5, Cote de la Place d'Armes

Les clients d'Isaac sont invités à lui continuer leur patronage dans le nouvel établissement. Rappelez-vous l'adresse :

No. 5, Cote de la Place d'Armes

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE - THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soif promptitude, et à prix très modérés.

Pour Paraitre Immédiatement.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

Boîte 880 B.P.

